

? ||| ? || matière. Relèvent de son domaine tous les phénomènes de la réalité, y compris notre faculté de concevoir et d'expliquer. Lorsque les idéalistes donnent à tous les phénomènes de la nature, le nom de « représentations » ou d'« intellectuels », nous pouvons volontiers leur accorder qu'ils ne sont pas des choses « en soi », mais simplement des objets de notre sensation. L'idéaliste accordera également qu'au nombre des objets de la sensation (qu'on appelle monde objectif), il existe un phénomène particulier, une chose particulière, nommé sensation subjective, âme ou conscience. Par conséquent, il devient parfaitement clair que l'objectif et le subjectif appartiennent à un seul genre, et que le corps et l'âme ont la même matière empirique.

NB

Un homme sans préjugés ne peut mettre en doute le fait que la matière spirituelle, ou l'expression, est meilleure, le phénomène de notre faculté de connaître est une partie du monde, et non pas l'inverse. Le tout régit la partie, la matière l'esprit, du moins pour le principal, quoique accessoirement à son tour le monde soit régi par l'esprit humain. En ce sens, nous pouvons aimer et honorer dans le monde matériel le bien suprême, la première cause, le créateur du ciel et de la terre.

NB

Si les sociaux-démocrates s'appellent matérialistes, ce nom veut dire simplement qu'ils ne reconnaissent rien qui dépasse l'entendement humain conçu scientifiquement. Toute sorcellerie doit cesser...

## L'incompréhensible

### Une pièce principale de la philosophie social-démocrate\*

[143-147] Les pasteurs et les professeurs s'accordent pour refuser à l'intelligence humaine la capacité absolue de connaître, la possibilité d'une clarté inconditionnée, et pour vouloir lui conserver le caractère d'un entendement limité asservi... Cette lumière ne satisfait pas les philosophes titulaires d'une chaire; ils ont progressé et échangé la science céleste pour la science terrestre, mais ici ils prennent en fin de compte la même position hybride que les « progressistes » en politique. Ce même mélange d'incapacité et de mauvaise volonté qui éloigne ces derniers de la liberté, éloigne les professeurs de la sagesse. Ils ne veulent pas renoncer au micmac des mystères. Et sinon au ciel ou dans les sacrements, il doit y avoir pourtant dans la nature un mystère, quelque chose d'incompréhensible; il faut poser dans « la nature des choses » ou dans ses « derniers fondements » des bornes absolues ou des « limites de notre connaissance de la nature ». Face à de tels mystiques impénitents, il incombe à la social-démocratie d'intervenir en faveur de l'illimitation radicale de l'intelligence humaine.

NB

NB

NB

Il y a beaucoup d'incompris — qui le contesterait ?

La capacité de l'esprit humain est si illimitée qu'au cours du temps elle fait sans cesse de nouvelles découvertes qui régulièrement mettent en lumière le caractère novice de toute la science passée. Bien que je combatte ainsi pour la capacité absolue de notre faculté de con-

\* Vorwärts, 1877.

naître, je suis pourtant convaincu de la limitation de toutes les personnes et de toutes les époques, et suis donc également, en dépit de mon ton supérieur, fondamentalement un homme tout à fait modeste.

NB

L'intelligence peut commander, mais elle ne le fait qu'en liaison avec le général, avec nos cinq sens et les choses du monde.

« En ce monde », personne n'a jamais entendu parler d'une intelligence qui ait dépassé l'humain. Mais l'histoire est silencieuse sur l'aspect que prend l'affaire chez les anges, les gnomes et les nymphes. Et même si nous souscrivons à cet enfantillage, même si des esprits supraterrrestres batifolent sur la lune et dans les étoiles, pourtant ceux-ci doivent, pour autant qu'ils font cuire des petits pains, les préparer à partir de la farine et non pas de fer-blanc ou de bois. Même si les esprits surnaturels ont de l'entendement, alors cet entendement doit nécessairement être de la même nature générale que le nôtre.

Si, au ciel ou dans la transcendance, il existe des choses aux qualités toutes différentes des choses terrestres, alors il est nécessaire pourtant qu'elles aient aussi d'autres noms. Et si nous ne savons pas parler ce langage (des anges), alors il convient de se taire là où la conversation porte sur « quelque chose de supérieur », de métaphysique ou de fantomatique.

In vraisemblable mais vrai ! Le philosophe trouve inouï un tel raisonnement. A la suite des prédictions de Kant, ils jabetent encore aujourd'hui : nous ne pouvons comprendre que les phénomènes de la nature, mais ce qui est proprement derrière, « la chose en soi », ou le mystère sont incompréhensibles. Et pourtant ce mystère, cet arcane complet ne sont rien de plus qu'une idée exagérée que ces messieurs se font de l'intelligence.

Assurément, il existe de l'intelligible, de l'incompréhensible, il existe des limites à notre faculté de connaître ; mais seulement au sens trivial, tout comme

versus  
Kant<sup>1</sup>

1. Contre Kant. (Réd.)

il y a de l'invisible ou de l'inaudible, tout comme il y a des limites pour l'œil et l'oreille.

Je répète : une idée exagérée de l'intelligence, des prétentions inintelligibles vis-à-vis de notre faculté de comprendre, donc une ignorance en théorie de la connaissance, tel est le fondement de toute superstition, de toute métaphysique religieuse et philosophique.

Il fallait que la métaphysique ou les idées exagérées soient les premières afin d'amener cette vue sobre : notre intelligence est une faculté toute banale, formelle, mécanique.

## Les limites de la connaissance\*

[151-152] Récemment une main experte a fait parvenir à ce sujet à la rédaction du « Vorwärts » un écrit anonyme, qui tentait de démontrer positivement que la philosophie et la social-démocratie sont deux choses séparées, donc que l'on peut adhérer au Parti par toutes ses fibres, sans pour autant être d'accord avec « la philosophie social-démocrate ». D'où il ressort en outre que l'organe central du Parti avait tort de permettre que des thèses philosophiques se présentent expressément comme étant affaire du Parti.

La lettre se rapportant à mon article, la rédaction du « Vorwärts » a été assez aimable pour me permettre de l'examiner. Bien que le désir exprès de l'auteur ait été de ne pas entraîner une discussion publique avec les contradictions qu'elle implique, puisque, dit-il, le va-et-vient des paroles dans les journaux ne permet pas de traiter ce sujet à fond, pourtant, je crois impossible qu'il puisse voir une indiscretion à ce que ses objections et reproches servent ici de moyens pour explication d'un sujet qui tient à cœur l'auteur de cet article comme l'auteur de la lettre, et encore notre siècle tout entier comme en témoigne l'intérêt général contemporain pour ce thème. En ce qui concerne le caractère « à fond » du traitement du sujet, il ne me semble pas que des livres épais conviennent mieux que des articles de journaux plus courts. Au contraire, le rabâchage prolix est si commun que c'est précisément cela qui a fait perdre à une grande partie du public son goût pour ce sujet.

\* Vorwärts, 1877.

Avant tout je tiens à contester la thèse qui affirme que la philosophie et la social-démocratie sont des choses séparées, qui ne sont pas de même nature. Très bien ! On peut être membre actif du Parti et accessoirement « philosophe critique », voire peut-être bon chrétien...

Dans la pratique, nous devons être tolérants à l'extrême, et assurément aucun social-démocrate ne pensera à vouloir faire endosser un uniforme aux membres du Parti. Pourtant, tout homme qui tient la science en honneur se doit d'endosser l'uniforme de la théorie. L'uniformisation théorique, l'unanimité systématique, tel est le produit auquel toute science s'efforce d'arriver, telle est sa merveilleuse supériorité...

La social-démocratie n'aspire pas à des lois éternelles, des institutions stables, des formes figées, mais en général au salut du genre humain. L'éclaircissement des esprits en est l'indispensable moyen. Que l'instrument de la connaissance soit limité, c'est-à-dire subordonné, que les investigations scientifiques fournissent des vrais concepts, la vérité sous sa forme suprême et en dernière instance, ou seulement de pauvres « ersatz » qui ont au-dessus d'eux l'incompréhensible, donc la théorie de la connaissance, est une affaire capitale pour la social-démocratie.

Kant, dit-on, a dans son système « indiqué avec assez de précision les limites de la connaissance formelle ». Voici maintenant le point que nous contestons de toutes nos forces, le point où la philosophie social-démocrate se sépare totalement de la philosophie professionnelle. Kant n'a pas indiqué avec assez de précision les limites de la connaissance formelle puisque avec la fameuse « chose en soi » il a laissé exister aussi la croyance en une autre connaissance supérieure, en un entendement surhumain, miraculeux. Connaissance formelle ! connaissance de la nature ! Les « philosophes » peuvent languir après une autre connaissance, mais ils doivent démontrer où elle se trouve et quelles sont ses qualités.

NB

NB

Phänomen<sup>1</sup>

De la connaissance réelle, de celle qui existe dans l'usage quotidien, ils parlent avec autant de mépris que les anciens chrétiens quand ils évoquaient « la faiblesse de la chair ». Le monde réel est un mauvais phénomène, son essence vraie étant un *mystère*.

NB

Si la science de la nature se contente partout ailleurs du phénomène, pourquoi ne pas se contenter de la phénoménologie de l'esprit ? Derrière « les limites de la connaissance », il y a toujours la boîte à entendement supérieur, illimité, métaphysique ; derrière le philosophe professionnel il y a le théologien, et ce qui leur est commun à tous deux : « l'incompréhensible ».

Mais qu'est-ce donc que l'incompréhensible ? demande la lettre à la rédaction du « Vorwärts » dont il est question. Le philosophe professionnel répond également à cette question en expliquant que *l'être étant ce qui est absolument en repos, on ne peut pas du tout le résoudre dans le mouvement absolu de la pensée*. Par ces mots voici déterminée la limite de la connaissance, c'est-à-dire l'incompréhensible. S'ensuit-il que nous devons nier son existence, lui rester étranger ? Assurément non ! Toute tentative scientifique pour l'approcher, le comprendre ou tout au moins le cerner, nous rapproche du point d'obscurité et jette une nouvelle lumière sur lui, même si nous ne parvenons jamais à le clarifier absolument. Poursuivre ce but, voilà la tâche de la philosophie, par opposition à celle de la science de la nature qui ne considère que le donné et n'explique que les phénomènes.

Explique les phénomènes : ce qui apparaît ! Hem ! Hem !

NB

Donc l'objet de la philosophie, l'incompréhensible est un oiseau auquel nous pouvons, de temps à autre, à l'aide de notre faculté de concevoir, arracher une petite plume, qui n'est jamais pourtant totalement déplumée, mais doit demeurer éternellement incompréhensible. Si nous considérons de plus près les plumes que les philo-

1. Phénomène.

sophes ont arrachées au cours de l'histoire, alors nous reconnaissons l'oiseau : il s'agit de l'esprit humain. Et nous voici retournés au point décisif qui sépare les idéalistes des matérialistes : pour nous, l'esprit est un phénomène de la nature et pour eux la nature est un phénomène de l'esprit. Ah ! si on en restait là ! Non ! A l'arrière-plan perce la mauvaise intention de faire de l'esprit « l'essence », la chose de provenance supérieure et de transformer tout le reste en platitude.

Contre cela, nous affirmons : ce qu'il est possible de comprendre est non incompréhensible. Qui veut comprendre l'incompréhensible fait le farceur. Avec l'œil, on ne peut saisir que le visible, avec l'oreille l'audible : de même avec la faculté de comprendre, je ne peux saisir que le compréhensible. Et même si la philosophie social-démocrate enseigne que tout ce qui existe peut être parfaitement compris, pourtant il ne faut pas également nier l'incompréhensible. Que cela soit reconnu, mais non au sens ambigu, embrouillé et « philosophique » qui à son tour rend l'incompréhensible compréhensible *d'un lieu supérieur*. Nous prenons la chose au sérieux, nous ne connaissons pas de connaissance supérieure à la connaissance humaine ordinaire, nous savons de manière positive que notre entendement est un véritable entendement, et il ne peut pas plus en exister un essentiellement différent du nôtre qu'il ne peut exister un cercle carré. Nous mettons l'entendement au nombre des choses habituelles qui ne peuvent changer leur nature sans changer de nom.

La philosophie social-démocrate est d'accord avec la philosophie « professionnelle » : l'être n'est pas du tout réductible en la pensée », de même aucune partie de l'être. Aussi ne reconnaissons-nous pas comme tâche de la pensée la réduction de l'être, mais nous reconnaissons uniquement comme étant sa tâche le fait de l'ordonner formellement, la découverte de classes, de règles et de lois, bref le fait de faire ce que l'on appelle « connaissance de la nature ». Tout est compréhensible dans la mesure où on peut le classer, tout est incompréhensible dans

NB

NB

la mesure où on ne peut pas le réduire en pensées. Cela nous ne le pouvons ni ne le devons ou le voulons, et pour cette raison nous en restons écartés. Mais nous sommes capables de l'opération inverse : résoudre la pensée dans l'être, c'est-à-dire classer le pouvoir de penser comme étant l'une des nombreuses espèces de l'existence.

Nous trouvons que l'intelligence relève tout autant de l'expérience que la matière. La pensée et l'être, le sujet et l'objet se trouvent à l'intérieur de l'expérience.

Distinguer entre une partie de l'être comme n'étant que repos absolu, et une autre comme étant mouvement absolu, c'est, depuis que la science de la nature réduit tout au mouvement, distinction insoutenable. Ce que le « philosophe », membre du Parti, a dit de l'incompréhensible, à savoir que toute tentative scientifique rapproche du point obscur, même si nous ne pouvons jamais l'éclaircir absolument, est valable aussi sans aucune mystification pour l'objet de la science de la nature, pour le non-compris. La connaissance de la nature a également son but illimité, également sans mystérieuses « limites » ; nous nous rapprochons toujours du point obscur, sans jamais pouvoir l'éclaircir complètement ; ce qui veut dire : la science n'a pas de limites...

## Nos professeurs aux limites de la connaissance\*

### I

[162-164] Au cours de la « cinquantième assemblée des naturalistes et médecins allemands », tenue à Munich en septembre 1877, Monsieur le Professeur E. von Nägeli de Munich a repris un célèbre rapport récent de son collègue Du Bois-Reymond de Berlin, et prononcé un remarquable discours sur « les bornes de la connaissance scientifique ». Il faut reconnaître à Monsieur le Professeur de Munich qu'il a de loin dépassé en vérité et en clarté son devancier de Berlin ; mais il n'a pas été capable de s'élever à la hauteur de son époque.

Il a presque éclairci l'affaire ; mais le petit point final qu'il a manqué, est essentiel — il concerne l'immense abîme qui sépare la physique de la métaphysique, la sobriété scientifique du romantisme de la foi.

Le devancier de Nägeli, Du Bois-Reymond, a comme on le sait voulu démontrer qu'il existe réellement une telle limite infranchissable et, que quelles que soient les circonstances, il devrait subsister pour la foi un domaine propre. L'importance apparente, la diffusion que son rapport s'est acquise ne sont dues qu'à ce petit asile offert au romantisme religieux. Depuis, les spadassins de l'incompréhensible ont entonné leur Hosanna. Assurément ce cantique a peu édifié le professeur von Nägeli, mais sa très magnifique situation professorale ne lui permet dans le combat que les demi-mesures. Après avoir démontré en long et en large, de la façon la

\* Vorwärts, 1878.

plus claire, que son devancier a méconnu la connaissance scientifique. il conclut ainsi :

« Si Du Bois-Reymond a conclu son rapport par ces mots fracassants : Ignoramus et ignorabimus<sup>1</sup>, je voudrais alors conclure le mien par ce jugement conditionnel mais consolant : les fruits de notre recherche ne sont pas simplement des connaissances, mais des connaissances vraies, qui portent en elles le germe d'une croissance presque (!) infinie sans pour cette raison nous faire faire le plus petit pas en direction de l'omniscience. Si nous pratiquons le renoncement, si en hommes finis et périssables que nous sommes nous nous contentons de la pénétration humaine, au lieu de prétendre à la connaissance divine, nous pouvons proclamer avec une pleine confiance : nous savons et nous saurons. »

Le romantisme religieux de Du Bois-Reymond appelle tous les fruits de la recherche scientifique « de simples connaissances », et non pas « des connaissances vraies ». Le pauvre entendement humain est incapable de parvenir à celles-ci.

## II

[166-167] « En ce qui concerne l'aptitude de notre moi à connaître les choses naturelles, ce qui est décisif ici, c'est le fait indubitable que, quelles que soient les qualités de notre faculté de penser, seule la perception sensible nous fait connaître la nature. Si nous ne pouvions rien voir ou entendre, ou sentir, ou goûter ou toucher, en tout état de cause nous ne saurions pas qu'il y a quelque chose en dehors de nous ni que nous-mêmes sommes corporels. »

Voici une parole résolue. Tenons-nous-y fermement et voyons si le professeur en fait autant.

« Notre faculté de percevoir immédiatement la nature à l'aide de nos sens est ainsi bornée sous deux rapports.

1. Nous ignorons et nous ignorerons.

Vraisemblablement (!) il nous manque la sensation pour tout le domaine de la vie de la nature (pour les gnomes, esprits frappeurs et semblables ? J. D.) et pour autant que nous en ayons réellement, elle ne concerne dans l'espace et le temps qu'une petite partie évanescence du tout. »

Oui ! la nature est supérieure à l'esprit humain, elle est son objet inépuisable.

Notre faculté de connaître n'est bornée que dans la mesure où son objet, la nature, n'a pas de bornes.

## III

[168] Nous ne reconnaissons qu'un monde unique « que les perceptions sensibles nous font connaître ». Nous prenons Nägeli au mot : là où nous ne pouvons rien voir et entendre, rien toucher, goûter et sentir, là également nous ne pouvons rien savoir.

L'inconnaissable, ce que nos sens ne peuvent atteindre, n'existe pas pour nous, et également n'existe pas « en soi » dans la mesure où nous ne pouvons jamais en parler sans tomber dans le délire de l'imaginaire.

## IV

[171] Celui qui veut passer dans un autre monde, quitter l'expérience pour le monde du pressentiment ou de la divinité, même celui qui ne fait qu'en parler, a l'esprit de travers, est un coquin ou un charlatan.

1. Contre Kant.

Ici je voudrais faire comprendre au lecteur ce que, pour autant que je les connaisse, les professeurs n'ont pas compris : notre intelligence est instrument dialectique, qui concilie toutes les oppositions. L'intelligence crée l'unité grâce à la multiplicité et saisit la différence dans l'identité.

NB

« Mais qu'est ce monde dominé par l'esprit humain ? Pas même un grain de sable dans les espaces éternels, ni une seconde dans l'éternité, simplement une façade de l'essence vraie du tout. » C'est précisément ainsi que parle également le pasteur. Et cela est très vrai, à condition de ne devoir être qu'une expression emphatique du sentiment éprouvé vis-à-vis de la grandeur de l'existence ; mais c'est également tout à fait absurde si par là le professeur veut dire que notre temps et notre espace ne sont pas des parties de l'infini et de l'éternité ; c'est une absurdité complète, si par là on prétend affirmer que « l'essence vraie du tout » est cachée à l'extérieur du phénomène, dans les profondeurs insondables de la religion ou de la métaphysique.

NB

V

[178] L'unité pour laquelle le professeur Nägeli combat est perdue dès qu'il parvient au « monde du pressentiment » ou à « l'omniscience divine » ; mais elle est déjà perdue pour Rudolf Virchow s'il ne parvient qu'à la distinction de l'organique et de l'inorganique ; de plus il ne peut supporter le lien entre l'homme et l'animal, et d'une manière tout extérieure au débat, (il prétend maintenir l'opposition du corps et de l'âme, parce que l'aplanissement de cette opposition devrait susciter « dans la tête d'un socialiste » les désordres les plus épouvantables, parce qu'elle devrait amener le chambardement de toute la sagesse professorale.

## Incursions d'un socialiste dans la région de la connaissance \*

### Préface

[180] Bien que nous ne devions pas être les esclaves de la Nature, pourtant nous devons nécessairement la servir. La connaissance ne peut créer pour nous que la liberté possible qui est aussi la seule rationnelle...

NB

Celui qui veut devenir un social-démocrate correct doit réformer son mode de penser. L'étude de la réforme de la pensée, voilà la principale ressource qui a permis à ses fondateurs reconnus, Marx et Engels, d'élever la social-démocratie à ce point de vue scientifique, où elle se trouve présentement...

Marx  
und Engels =  
anerkannte  
NB Stifter<sup>1</sup>

### I. — « Aucun esprit créé ne pénétrera l'intérieur de la nature .»

[183] De même que les fétichistes déifient les choses les plus communes — pierres et bois —, de même on a divinisé et mystifié « l'esprit créé » ; d'abord religieusement, puis philosophiquement. Ce que la religion appelait foi et monde surnaturel, la philosophie le nomma *métaphysique*. Pourtant nous ne saurions perdre de vue le fait que cette dernière avait l'avantage de se proposer justement et de s'efforcer de tirer de son objet une science, ce à quoi elle est finalement arrivée. La possi-

\* Bibliothèque social-démocrate. Hottingen-Zurich, 1887.  
1. Marx et Engels : fondateurs reconnus (Réd.).

bilité d'une modeste théorie de la connaissance a pour ainsi dire poussé derrière le dos de la métaphysique à partir de la sagesse métaphysique.

Avant que la philosophie puisse pénétrer l'intérieur de l'esprit créé, il fallait que la science de la nature lui montrât par son application pratique combien l'instrument intellectuel de l'homme possède bien la capacité jusque-là mise en doute d'éclairer l'intérieur de la nature.

[183] Grâce au concept de l'*Univers*, qui se trouve, c'est un fait, dans le cerveau humain, l'homme sait à priori, pour ainsi dire selon un savoir inné, que toutes les choses ainsi que les corps célestes se trouvent dans l'univers et possèdent une nature universelle et commune. L'esprit créé ne constitue pas une exception à cette loi scientifique...

La croyance en un esprit immortel, miraculeux et religieux, empêche de connaître que l'esprit humain a été créé par la nature elle-même, qu'elle l'a engendré, et donc qu'il est son propre enfant vis-à-vis duquel elle ignore toute timidité particulière.

Toutefois, la nature est timide : elle ne s'ouvre jamais d'un seul coup, ni totalement. Elle ne peut se livrer *totalement*, car elle est *inépuisable* en dons. Toutefois l'esprit créé, cet enfant de la nature, est une lampe qui éclaire non seulement l'extérieur, mais l'intérieur de la nature. *Confrontés à la seule nature, physiquement infinie et inépuisable*, l'intérieur et l'extérieur sont des concepts embrouillés.

« Le grand esprit » de la religion est la cause de l'amoindrissement de l'esprit humain, dont se rend coupable le poète lorsqu'il refuse à ce dernier la capacité de pénétrer « l'intérieur de la nature ». Mais l'esprit incréé et miraculeux n'est pourtant qu'un *reflet phantastique de l'esprit créé physique*. Sous sa forme la plus développée, la théorie de la connaissance permet de démontrer totalement cette proposition.

Elle nous montre que l'esprit créé emprunte la totalité de ses images, pensées et concepts à un monde moniste que la science de la nature nomme le monde « physique ».

Grâce à sa science, l'esprit créé pénètre jusque dans l'intimité de la nature, mais il ne peut la dépasser, non qu'il soit un esprit limité, mais parce que sa mère est une nature infinie, une infinité naturelle, qui n'a rien en dehors d'elle.

Cette mère merveilleuse a légué à son enfant naturel la conscience. L'esprit créé naît avec cette disposition : la conscience d'être le fils de sa bonne mère, la nature, qui l'a rendu capable de former d'excellentes images de tous les autres enfants de sa mère, de tous ses frères. Par suite, « l'esprit créé » est en possession d'images, de représentations, ou de concepts de l'air et de l'eau, du feu et de la terre, tout comme il a simultanément la conscience que ces images, qu'il a formées pour lui-même, sont des images vraies et parfaites. Il fait l'expérience, il est vrai, que les enfants de la nature sont changeants, et, ainsi, il remarque que l'eau consiste en eaux dont aucune gouttelette n'est semblable à l'autre ; mais il a reçu de sa mère cet héritage : savoir *par soi et a priori* que l'eau ne peut changer sa nature générale d'eau sans cesser d'être de l'eau ; c'est pourquoi il sait pour ainsi dire d'une manière prophétique qu'en dépit des changements éventuels des choses leur nature générale, leur essence générale, ne peut changer. L'esprit créé ne peut jamais savoir tout ce qui est possible et impossible chez sa mère incréée ; mais qu'en toutes circonstances l'eau est humide, et que même l'esprit ne peut changer sa nature générale — cela, l'esprit créé le sait de manière apodictique et il tire ce savoir de son naturel inné...

[189-190] L'esprit créé est tout aussi intimement lié avec l'énigme de la nature que la vue avec la lumière et la couleur ou le toucher subjectif avec le touchable objectif. *Sans les choses intelligibles du monde extérieur aucun entendement ne peut exister réellement à l'intérieur de la tête.*

NB

?

?

NB



La philosophie a découvert l'art de penser ; qu'en outre elle se soit tant occupée de l'être le plus parfait, du concept de Dieu, de la « Substance » spinoziste, de « la chose en soi » kantienne, et de « l'Absolu » hégélien, voilà qui a son juste fondement dans le fait que le sain concept de l'univers, comme tout unifié, qui n'a rien au-dessus de lui, auprès de lui et en dehors de lui, constitue la première exigence d'un mode de penser habile et conséquent, sachant à propos de lui-même et de tous les objets possibles et impossibles, que tout appartient à la liaison une, éternelle et infinie que nous appelons cosmos, nature et univers.

C'est une loi de la logique naturelle et de la nature logique que toute chose doive se maintenir dans son genre, que les genres et les espèces puissent toutefois changer, mais non point avec une démesure qui les fasse sortir du genre général, du genre naturel. C'est pourquoi il ne peut exister d'esprit pénétrant assez profondément l'intérieur de la nature pour pouvoir la stocker et pour ainsi dire fourrer en poche.

N'est-ce pas merveille que cette certitude que nous baille la nature ? Est-il incompréhensible que la partie pensante de la nature tire de sa mère la conviction que la toute-puissance de la nature est une toute-puissance intelligible ? Ne serait-ce pas beaucoup plus incompréhensible que la fille doive penser de sa mère que celle-ci est toute-puissante et omniprésente, selon un sens inintelligible ?

## II. — La vérité absolue et ses manifestations vraies

[192-204] Était-ce Goethe ou Heine ? De l'un d'eux j'ai en mémoire la maxime : seuls, les gueux sont modestes. En conséquence, je dépouille toute modestie de gueux, puisque je crois pouvoir apporter une petite contribution au grand œuvre de la science. Ma croyance est renforcée par le cahier paru en mai 1886 de la « Neue Zeitung » où l'émérite Friedrich Engels a dans son article sur Ludwig Feuerbach honorablement men-

tionné mes travaux. En de tels cas, le facteur objectif est si lié avec le facteur personnel qu'un excès de modestie ferait obstacle à l'avancement objectif. L'année 1848, avec ses réactionnaires, ses constitutionnels, ses démocrates et socialistes, suscita dans mon esprit alors juvénile l'insurmontable besoin d'acquérir un point de vue indubitable, critiquement solide, un jugement positif, relativement à ceci : de tout ce qu'on a entendu et écrit pour ou contre, qu'est-ce qui est *proprement et indubitablement vrai*, bon et juste ? Doutant justement de l'existence de Dieu, et n'accordant aucune foi à l'Église, j'éprouvais le plus grand embarras à m'en sortir. Dans ma quête je fis connaissance avec Ludwig Feuerbach : son étude zélée m'aida à faire un grand pas en avant. Ma soif de savoir fut encore plus encouragée par le Manifeste communiste que les journaux amenèrent sous mes yeux, lors du procès des communistes à Cologne. Mais le plus grand encouragement que j'ai reçu, je le dois en fin de compte, après m'être entretemps dans ma vie de campagnard familiarisé avec maint bouquin de philosophie, à la Contribution à la critique de l'économie politique, livre de Marx paru en 1859. Dans la préface, on dit que la manière — telle est approximativement la phrase — dont l'homme acquiert son pain, le niveau de civilisation sur la base duquel une génération travaille physiquement, conditionnent le niveau intellectuel, c'est-à-dire la manière dont elle pense et doit penser relativement au vrai, au bien, au juste, à dieu, à la liberté et à l'immortalité, à la philosophie, à la politique et au droit... Cette citation menait à la méthode correcte qui nous apprend ce qu'il en est de façon générale de la connaissance humaine comme de la vérité relative et absolue.

Ce que je vais rapporter en tant qu'événement personnel constitue une expérience accomplie aussi par l'humanité au cours des siècles. Si j'avais été le premier à situer dans l'azur de l'indéfini ces questions ainsi que le désir de vérité absolue, je serais resté le fou qui attend éternellement une réponse. Si je ne suis pas resté un fou, et si j'ai obtenu une réponse satisfaisante, je le dois au

N.B

NB

1) || NB

2) || NB

3) || NB

|| NB

NB ||| *cours historique des choses* qui me permit de poser une question à une époque où depuis une longue série de générations passées, les meilleurs cerveaux s'étaient occupés de ces questions et avaient pu leur donner une explication semblable à celle que, selon mon récit antérieur, j'avais reçue de Feuerbach et de Marx. Voici ce que je veux dire par là : la contribution de ces hommes à mon égard n'était pas seulement le produit de ces individus, mais le produit communiste d'un mouvement de la civilisation qui est plus ancien que l'époque historique.

NB ||| Pour avancer dans la connaissance de la nature de la vérité absolue, il faut avant tout surmonter le préjugé profondément enraciné selon lequel cette dernière serait de *nature* intellectuelle. Non pas : on peut la voir, l'entendre, la sentir, la toucher, on peut aussi bien entendre la connaître ; mais elle ne se réduit pas à la connaissance ; elle n'est pas pur esprit. Sa nature n'est ni spirituelle ni corporelle, ni l'une ni l'autre, mais elle est universelle, tout autant physique qu'intellectuelle. Pour nature la vérité absolue n'a pas le *particulier*, mais plutôt l'universel. Ou bien, pour éviter toute mystification : la nature naturelle universelle et la vérité absolue sont identiques. Il n'y a pas deux natures, l'une spirituelle, l'autre corporelle : il n'y a qu'une nature qui comprend tous les esprits et tous les corps.

NB ||| La connaissance humaine, qui est elle-même une vérité relative, nous ménage les autres phénomènes ou relativités de l'existence absolue. Mais s'il faut bien distinguer de l'objet le pouvoir de connaître, le sujet connaissant, cette distinction doit pourtant demeurer limitée, relative, puisque le sujet comme l'objet non seulement ne sont pas distincts, mais sont semblables en ce qu'ils constituent des fragments ou des phénomènes de l'être général qu'on appelle univers.

N.B. ||| Ce que nous *connaissons*, ce sont des vérités, des vérités relatives, ou des phénomènes naturels. On ne peut connaître la nature elle-même, la vérité absolue, on ne peut

la connaître directement, mais seulement grâce aux phénomènes. Comment savons-nous alors que derrière le phénomène se tient une vérité absolue, une nature générale ? N'est-ce pas là une nouvelle mystique ? Bien sûr que si ! Si la connaissance humaine n'est pas l'absolu, mais seulement un artiste qui se fabrique des images de la vérité, images vraies, authentiques, justes et parfaites, pourtant, cela va sans dire, l'image n'épuise pas l'objet, et le peintre reste en deçà de son modèle. Jamais on n'a dit de la vérité ou de la connaissance de pure fadaise que ce qu'en affirme depuis des millénaires la logique usuelle : la vérité, c'est l'accord, la conformité de notre connaissance à son objet. Comment une image peut-elle être « conforme » à son modèle ? Approximativement, oui.

Quelle image n'est-elle pas approximativement conforme à son objet ? Tout portrait est plus ou moins juste. Mais d'une justesse totale et d'une totale perfection, quelle énormité !

Ainsi, nous ne pouvons connaître la nature et ses parties que relativement ; car toute partie, quoique seule, constituant seulement une partie relative de la nature, possède pourtant aussi la nature de l'absolu, la nature inépuisable par la connaissance de la totalité naturelle en soi.

D'où tirons-nous le savoir que, derrière les phénomènes naturels, derrière les vérités relatives, se tient une nature universelle, illimitée, absolue, qui ne se révèle pas totalement à l'homme ? Notre vue, notre ouïe, notre toucher, etc., et même notre connaissance sont limités, pourtant nous savons de toutes ces choses, qu'elles constituent des parties limitées de l'illimité. Quelle est la source de cette science ?

Elle nous est innée : elle nous est donnée avec la conscience. Pour l'homme, être conscient, c'est savoir sa personnalité comme partie du genre humain, de l'humanité et de l'univers. Savoir, c'est-à-dire faire des images avec la conscience que ce sont des images de choses qui

N.B.

N.B.

N.B.

N.B.

S.

toutes, images et choses, ont une mère commune dont elles sont sorties et dans le sein de laquelle elles reviennent. Ce sein maternel, c'est la vérité absolue, il est totalement vrai, quoique mystique : il constitue une source inépuisable de la connaissance, par conséquent inépuisable par la connaissance.

Ce que nous connaissons dans le monde et du monde constitue toujours, en dépit de sa vérité et de sa justesse, *simplement une vérité connue*, donc une modification, un mode ou une partie de la vérité absolue. Quand je dis que la conscience de la vérité infinie et absolue nous est innée, qu'elle est la seule et unique science *a priori*, l'expérience confirme également cette conscience innée.

S (( Nous faisons l'expérience que tout commencement et toute fin sont seulement des commencements et fins relatifs, fondés sur l'inépuisable par l'expérience, l'absolu. Nous apprenons par l'expérience que toute expérience est une partie de ce qui — pour parler avec Kant — dépasse toute expérience.

Le mystique est en droit de dire : donc il y a quelque chose qui dépasse l'expérience physique. Oui et non à la fois, telle sera notre réponse. Il n'existe rien de tel au sens du métaphysicien ancien, qui ignorait les limites. Pour la connaissance consciente de sa propre essence, toute particule, de poussière, de pierre ou de bois, est quelque chose d'inépuisable par la connaissance, c'est-à-dire toute particule est un matériau inépuisable pour la faculté humaine de connaître, donc quelque chose qui dépasse l'expérience.

Lorsque j'affirme que la conscience que le monde n'a ni commencement ni fin est une conscience innée, non acquise par expérience, une conscience existant *a priori* et précédant toute expérience, il me faut pourtant ajouter qu'originellement elle n'existe qu'à titre de germe et que c'est par l'expérience, dans la lutte pour l'existence,

Über die Erfahrung<sup>1</sup>

versus Kant<sup>2</sup>  
NB

NB

1. Sur l'expérience. (Réd.).  
2. Contre Kant. (Réd.).

et grâce à la sélection sexuelle qu'elle a trouvée la forme à laquelle elle est présentement parvenue...

Dans son insanité, la mystique sépare non scientifiquement la vérité absolue de la vérité relative. De la chose qui apparaît et de la « chose en soi », c'est-à-dire du phénomène et de la vérité, elle fait deux catégories qui diffèrent *toto caelo* et sont irréductibles au contenu commun d'une catégorie. Cette mystique nébuleuse réduit notre connaissance et notre pouvoir de connaître à l'état d'« ersatz » qui nous font pressentir, au ciel transcendant, le vrai en personne (den wahren Jakob), un esprit surnaturel inhumain.

L'humilité sied toujours bien à l'homme. Pourtant le mot qui exprime l'incapacité de l'homme à connaître la vérité a un double sens, l'un digne de lui, l'autre indigne. Tout ce que nous connaissons, toutes les données scientifiques, tous les phénomènes sont des *fragments* de la vérité authentique, correcte et absolue. Bien qu'on ne puisse épuiser cette dernière ni en tirer un portrait parfait dans la connaissance ou en images, pourtant les images que sait en donner la science, sont des images justes au sens humainement relatif du mot. Tout juste comme les phrases que j'écris ici ont et n'ont pas un sens exact et intelligible, selon qu'il plaît de les solliciter ou de les méseprendre.

Spinoza déclare : il n'existe qu'une substance, elle est universelle, infinie ou absolue. Toutes les autres, prétendues substances finies en découlent, en émergent et s'y immergent ; elles n'ont qu'une existence relative, transitive, accidentelle. Pour Spinoza, toutes les choses finies sont à juste titre simplement des modes de la substance infinie, tout comme notre science moderne de la nature en affirmant également l'éternité de la matière et l'impérissabilité du mouvement confirme parfaitement la proposition selon laquelle toutes les choses finies sont des modes de la substance infinie. C'est seulement

NB

versus Kant<sup>1</sup>

NB

NB

Corriger Spinoza

1. Contre Kant. (Réd.)

( sur un point, il est vrai sur un point très essentiel, que la philosophie postérieure devait corriger Spinoza.

Pour Spinoza, la substance infinie et absolue a deux attributs ; elle est infiniment étendue et possède une pensée infinie. La pensée et l'étendue sont les deux attributs spinozistes de la substance absolue. Tel est le défaut : la pensée absolue n'a pas de fondement...

NB

Ce que Spinoza appelait substance infinie, et que nous, nous appelons univers ou vérité absolue, est tout aussi identique aux phénomènes finis, aux vérités relatives qui nous surviennent dans l'univers, que la forêt aux arbres, ou de manière générale le genre à ses espèces. Le relatif et l'absolu ne sont pas aussi excessivement éloignés l'un de l'autre que le prétend le portrait tiré à l'homme par ce sentiment inculte de l'infini qu'on appelle religion...

N.B.

Comme la religion, la philosophie a vécu dans la croyance en une vérité transcendante, absolue. La solution du problème réside dans la connaissance du fait que la vérité absolue n'est rien de plus que la vérité généralisée, qu'elle n'habite point l'esprit, du moins qu'elle n'y est pas plus à demeure qu'ailleurs, mais qu'elle se trouve dans l'objet de l'esprit que nous désignons du nom général d'« univers ».

la Vérité absolue dans l'objet

NB

Versus Kant<sup>1</sup>

α

NB

La vérité absolue et transcendante que la religion et la philosophie désignaient du nom de Dieu était une mystification de l'esprit humain, qui se mystifiait par cette image fantastique. Emmanuel Kant, qui s'occupa à critiquer notre faculté intellectuelle de connaissance, découvrit également que l'homme ne peut connaître la vérité transcendante absolue. Nous ajoutons : l'homme ne peut connaître également de manière transcendante les objets terre à terre. Mais lorsqu'il utilise ses facultés correctement, lorsqu'il s'en sert de la manière relative qui est nécessaire relativement sous tous les rapports, alors tout lui est ouvert, rien ne lui est fermé et il peut aussi connaître et saisir la vérité générale.

1. Contre Kant.

De même que notre œil peut tout voir, quoique avec des verres, tout comme il ne peut tout voir (car il ne peut voir ni des sons, ni des odeurs, ni en général de l'invisible), de même notre faculté de connaître peut tout connaître et ne le peut pas. Elle ne peut connaître l'inconnaissable. Mais cela est également démesuré ou cela constitue un désir démesuré.

la vérité absolue

Lorsque nous connaissons que la vérité absolue, que religion et philosophie ont cherchée dans le transcendant, existe réellement en tant qu'univers corporel, et que l'esprit humain n'est qu'une partie corporelle, ou réelle, effective ou efficace, de la vérité générale, qui est appelée à refléter authentiquement d'autres parties de la vérité générale, du même coup le problème du limité et de l'illimité se trouve parfaitement résolu. L'absolu et le relatif ne sont pas séparés de manière transcendante, ils sont dans une connexion telle que l'illimité est constitué d'une infinité de choses limitées, et que tout phénomène limité a en soi la nature de l'infini...

NB

NB

III. — Le matérialisme contre le matérialisme

[204-215] « Une fois démêlée la totale perversion caractéristique de l'idéalisme allemand passé, il fallait forcément revenir au matérialisme, mais, notons-le, non pas au matérialisme purement métaphysique du XVIII<sup>e</sup> siècle », écrit F. Engels.

Anti-Dühring<sup>1</sup> S. 10

Quoiqu'il constitue le fondement théorique dernier de la social-démocratie allemande, on comprend peu ce matérialisme moderne, ici dérivé de la totale perversion de l'idéalisme allemand, et dont le cofondateur essentiel est Fr. Engels lui-même. C'est pourquoi nous le soumettrons à un examen détaillé.

NB

Ce matérialisme spécifiquement allemand, ou si l'on préfère, social-démocrate, se distingue surtout par son opposition au « matérialisme métaphysique, exclusive-

1. Trad. Editions Sociales, 1950, p. 56.

ment mécanique du XVIII<sup>e</sup> siècle » ; et si en outre nous le confrontons avec l'idéalisme allemand — il sort de la perversion de ce dernier —, on découvrira avec une clarté parfaite le caractère du fondement social-démocrate qui à cause de son appellation matérialiste a été facilement exposé aux mésinterprétations.

D'abord cette question : Pourquoi Engels appelle-t-il « métaphysique » le matérialisme du XVIII<sup>e</sup> ? Les métaphysiciens étaient des gens qui, insatisfaits du monde physique ou naturel, ne cessaient d'avoir en tête un monde *surnaturel*, métaphysique. Dans la préface de sa « Critique de la raison pure », Kant ramène le problème de la métaphysique à trois termes : Dieu, la liberté et l'immortalité. Le bon dieu, on le sait, était un esprit, un esprit surnaturel qui a créé le monde naturel, le monde physique matériel. Les fameux matérialistes du XVIII<sup>e</sup> siècle n'étaient ni les amis ni les adorateurs de cette histoire biblique. Ces athées étaient à cent lieues du problème de Dieu, de la liberté et de l'immortalité, dans la mesure où il concerne un monde surnaturel ; ils en tenaient pour le monde physique et dans cette mesure n'étaient point métaphysiciens. Engels emploie donc cette expression dans un autre sens.

Les matérialistes français et anglais du siècle précédent en avaient suffisamment fini avec les grands esprits primaires qui vivent au-delà des nues. Mais ils ne pouvaient pourtant se retenir de s'occuper de l'esprit secondaire, l'esprit humain. Ce qui sépare les matérialistes des idéalistes, c'est leur opposition lorsqu'il s'agit d'interpréter cet esprit, sa nature, son origine et ses qualités. Les idéalistes voyaient dans l'esprit humain et dans ses idées le fils d'un monde surnaturel, métaphysique. Pourtant, ils ne se contentaient pas de croire à cette origine éloignée, mais ils cherchaient plutôt sérieusement, et ce déjà depuis Socrate et Platon, à fonder, à démontrer, à expliquer scientifiquement leur croyance ; exactement de la manière dont on démontre et on explique les choses physiques du monde sensible. De cette manière les idéalistes ramenaient la science de la structure de l'esprit humain de la transcendance de

NB

N.B

l'empire métaphysique au monde réel, physique, matériel qui s'avère être un monde de propriété dialectique, où l'esprit et la matière, nonobstant leur dualité, sont pourtant de même espèce, c'est-à-dire sont des frères de même sang, de même mère.

Originellement, les idéalistes respectaient la présupposition religieuse suivant laquelle un esprit a créé le monde ; en cela ils étaient dans l'erreur, car il ressortait finalement comme conséquence de leur propre effort, que c'était à l'inverse le monde matériel naturel qui était l'originnaire, non point créé par un esprit, mais lui-même créateur, qui tira de lui l'homme avec son intelligence et le développa. Et ainsi on montra que l'esprit supérieur incréé n'est qu'un tableau fantastique de l'esprit naturel qui a grandi dans et avec le cerveau humain.

L'idéalisme qui tire son nom du fait qu'il présuppose que l'idée et les idées, les produits du cerveau humain existent, tant du point de vue chronologique qu'en dignité, au-dessus du monde matériel qu'elles précèdent, cet idéalisme a connu un commencement très visionnaire et très métaphysique ; pourtant, au cours de l'histoire, son côté visionnaire s'est radouci et il est devenu si sobre qu'à la question posée par lui : « Comment la métaphysique en tant que science est-elle possible ? », Kant répond en définitive : « La métaphysique n'est pas possible en tant que science ; un autre monde, c'est-à-dire un monde transcendant ne peut être l'objet que d'une croyance et d'un pressentiment ». Ainsi la perversion qui caractérise l'idéalisme a été peu à peu surmontée et le matérialisme moderne est un produit du développement philosophique et également du développement scientifique général.

C'est parce que la perversion idéaliste, en la personne des ultimes illustres représentants, précisément Kant, Fichte, Schelling et Hegel, était fondamentalement allemande, que son rejeton, le matérialisme dialectique, est un produit principalement allemand.

L'idéalisme déduit le monde physique de l'esprit, à l'instar de la religion selon laquelle l'esprit qui plane sur

NB

Matérialisme  
dialectique